



**ÉGLISE PROTESTANTE UNIE DE LA BASTILLE
LE FOYER DE L'ÂME**

Prédications Conférences d'hiver 2017
**« La Réforme protestante est-elle
toujours pertinente ? »**

LE PROTESTANTISME EST-IL FIDÈLE À LA RÉFORME ? page 3
Bernard Cottret

MUTATION DE LA SCIENCE ET RÉFORME page 7
Vincens Hubac

LA RÉFORME VUE DE MON VILLAGE ARDÉCHOIS page 17
Richard Cadoux

**POUR RIEN ! L'ÉVANGILE DE LA GRÂCE,
LA RÉFORME ET LE MONDE MARCHAND page 25**
Laurent Schlumberger

LE PROTESTANTISME EST-IL FIDÈLE A LA RÉFORME ?

par Bernard Cottret
Historien, Professeur honoraire

Première lecture

Livre de Jonas, chapitre 1, versets 1-17, 2, verset 1

La parole de l'Éternel fut adressée à Jonas, fils d'Amitthai, en ces mots :

« Lève-toi, va à Ninive, la grande ville, et crie contre elle ! car sa méchanceté est montée jusqu'à moi. »

Et Jonas se leva pour s'enfuir à Tarsis, loin de la face de l'Éternel. Il descendit à Japho, et il trouva un navire qui allait à Tarsis ; il paya le prix du transport, et s'embarqua pour aller avec les passagers à Tarsis, loin de la face de l'Éternel.

Mais l'Éternel fit souffler sur la mer un vent impétueux, et il s'éleva sur la mer une grande tempête. Le navire menaçait de faire naufrage.

Les mariniers eurent peur, ils implorèrent chacun leur dieu, et ils jetèrent dans la mer les objets qui étaient sur le navire, afin de le rendre plus léger. Jonas descendit au fond du navire, se coucha, et s'endormit profondément.

Le pilote s'approcha de lui, et lui dit : « Pourquoi dors-tu ? Lève-toi, invoque ton Dieu ! peut-être voudra-t-il penser à nous, et nous ne périrons pas. »

Et ils se rendirent l'un à l'autre : « Venez, et tirons au sort, pour savoir qui nous attire ce malheur ». Ils tirèrent au sort, et le sort tomba sur Jonas.

Alors ils lui dirent : « Dis-nous qui nous attire ce malheur. Quelles sont tes affaires, et d'où viens-tu ? Quel est ton pays, et de quel peuple es-tu ? »

Il leur répondit : « Je suis Hébreu, et je crains l'Éternel, le Dieu des cieux, qui a fait la mer et la terre. »

Ces hommes eurent une grande frayeur, et ils lui dirent : « Pourquoi as-tu fait cela ? » Car ces hommes savaient qu'il fuyait loin de la face de l'Éternel, parce qu'il le leur avait déclaré.

Ils lui dirent : « Que te ferons-nous, pour que la mer se calme envers nous ? Car la mer était de plus en plus orageuse. »

Il leur répondit : « Prenez-moi, et jetez-moi dans la mer, et la mer se calmera envers vous ; car je sais que c'est moi qui attire sur vous cette grande tempête ». Ces hommes ramaient pour gagner la terre, mais ils ne le purent, parce que la mer s'agitait toujours plus contre eux.

Alors ils invoquèrent l'Éternel, et dirent : « O Éternel, ne nous fais pas périr à cause de la vie de cet homme, et ne nous charge pas du sang innocent ! Car toi, Éternel, tu fais ce que tu veux. »

Puis ils prirent Jonas, et le jetèrent dans la mer. Et la fureur de la mer s'apaisa.

Ces hommes furent saisis d'une grande crainte de l'Éternel, et ils offrirent un sacrifice à l'Éternel, et firent des vœux.

L'Éternel fit venir un grand poisson pour engloutir Jonas, et Jonas fut dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits.

Deuxième lecture

Elle regroupe Matthieu 12, 38 -40 et Luc 11, 29-30

Matthieu 12:38 -40

Alors quelques-uns des scribes et des pharisiens prirent la parole, et dirent : « Maître, nous voudrions te voir faire un miracle ».

Il leur répondit : « Une génération méchante et adultère demande un miracle ; il ne lui sera donné d'autre miracle que celui du prophète Jonas.

Car, de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un grand poisson, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre ».

Luc 11, 29-30

Comme le peuple s'amassait en foule, il se mit à dire : « Cette génération est une génération méchante ; elle demande un miracle ; il ne lui sera donné d'autre miracle que celui de Jonas. Car, de même que Jonas fut un signe pour les Ninivites, de même le Fils de l'homme en sera un pour cette génération »...

Troisième lecture

Bérulle, 1609, et Pierre Dumoulin, 1618

Pierre Bérulle, De la mission des pasteurs, 1609

« Messieurs, il y a environ quatre-vingts ans que l'Église dans laquelle vous vivez n'était point au monde, que les souverains de la chrétienté n'en connaissent, ni les agents, ni les assemblées, ni les synodes, que la terre n'avait pas encore ouï la voix, et ne savait en quelle langue elle parlait ou priait ; et que le ciel ouvert il y a plus de seize cents ans n'avait point encore reçu les prémices de ses labeurs ni donné de couronnes à ces combats. »

Et ces lignes impitoyables :

« En tous ces siècles précédents, votre État était sans peuple, sans ministres, et sans noblesse ; votre parti sans armées, sans finances, et sans villes d'otages, votre république sans sujets, sans officiers, et sans ordonnances ; votre loi sans temple, sans prêches, et sans aucun formulaire de son service ; votre troupeau sans bergerie, sans ouailles et sans pasteurs ; et votre foi sans martyrs, et sans confesseurs, et sans fidèles ».

Il se faisait à l'inverse lyrique pour parler de l'Église « catholique, apostolique et romaine /.../, prenant sa source et origine des apôtres envoyés par tout le monde, /.../ visiblement étendue en unité de foi /.../ Que faites-vous, Messieurs ? Vous délaissez cette Église qui a fait le monde chrétien, et sans laquelle vous ne seriez pas chrétiens vous-mêmes. Vous attendez sur le royaume du Fils de Dieu, vous troublez son État, vous démentez sa parole, et vous ruinez son chef-d'œuvre en la terre. C'est Jésus même qui a bâti cette Église, elle n'est pas l'œuvre ni d'un homme, ni d'un ange, mais d'un Homme-Dieu.

Pierre du Moulin, De la vocation des pasteurs (1618)

Posons donc le cas que quelque fidèle soit porté seul par naufrage ou autrement, en quelque île barbare, et qu'il y soit habitué par nécessité, et qu'ayant appris la langue il se mette à instruire les barbares en la religion chrétienne, et qu'à sa parole plusieurs se convertissent. Là étant question de dresser une Église parmi ce peuple pour prêcher l'Évangile, et administrer les sacrements, et n'y ayant moyen de chercher ailleurs des pasteurs, pour ce que l'île n'a point l'usage de la navigation, ni le commerce de langue, je ne vois autre moyen que celui-ci : à savoir que tout ce qu'il y a de chrétiens en l'île s'assemble en un lieu et, après l'invocation du nom de Dieu, élise celui d'entre eux qui sera le plus propre pour l'œuvre du ministre. Que si celui qui est élu peut se transporter en un pays où il puisse recevoir l'imposition des mains selon l'usage ordinaire, il fera sagement de s'y transporter pour éviter le soupçon de discorde. Mais n'y ayant ni navire, ni commodité, ni santé pour faire un tel voyage, je crois qu'il offenserait Dieu grandement si, à faute d'une formalité, il abandonnait l'œuvre de Dieu.

Quelques remarques d'historien

L'on partira d'une question impertinente : la Réforme a-t-elle eu lieu ? On doublera cette impertinence en ne parlant pas de Luther, en ce début d'année 2017 et de commémoration des 95 thèses, mais en préférant se concentrer sur ce deuxième personnage, Jean Calvin.

L'Église et le royaume

On connaît l'aphorisme d'Alfred Loisy : « Jésus annonçait le Royaume, et c'est l'Église qui est venue » (L'Évangile et l'Église, 1902),

La Réforme protestante, toute Réforme du reste, hier ou aujourd'hui, reprend à son compte cette opposition terme à terme entre le « royaume », souvent traduit de façon plus exacte par le « règne », et l'Église. Que faire pour retrouver le royaume, derrière l'Église ? Car si l'Église en un sens conduit au royaume, on peut dire également qu'elle en détourne, qu'elle le masque, qu'elle l'occulte, qu'elle se l'approprie...

De Jonas à Calvin

Un personnage singulier va illustrer tout particulièrement la vocation réformatrice de Calvin, celui de Jonas. Comment rapprocher l'Église du royaume ? Comment surmonter cette discontinuité ? Calvin ou plutôt son entourage utilisent la figure prophétique de Jonas.

Dans la biographie que j'ai consacrée à Calvin, la figure de Jonas fait irruption deux fois dans la vie du Réformateur, à deux moments décisifs de son existence. Lorsqu'il reçoit en 1536 sa vocation prophétique de rester à Genève (d'où il s'enfuit) ou lorsqu'il reçoit la même injonction et que Bucer lui demande de rester à Strasbourg (où il ne reste pas).

Retour aux origines ou succession apostolique ?

La Réforme protestante du 16^e siècle, parce qu'elle prétend renouer avec le temps des origines, refuse de tirer la moindre légitimité de sa durée – là où le catholicisme et ultérieurement l'Église d'Angleterre se réclameront d'une succession apostolique qui trouve dans l'épiscopat son expression la plus achevée. Deux confessions, deux conceptions s'affrontent au sujet du ministère sacré. Si le catholicisme tridentin accentue la fonction du prêtre, les protestants pareillement valorisent (d'aucuns diront survalorisent) le rôle du pasteur.

La vocation extraordinaire des réformateurs

Au tout début du 17^e siècle, plusieurs pasteurs rédigent une Réponse dans laquelle ils définissent avec clarté les positions réformées. Qu'est-ce qui légitime le ministère pastoral, en l'absence d'un sacrement de l'ordre distinct comme dans le catholicisme ? Les auteurs de cet exposé commencent par proclamer que le débat s'est déplacé des questions de « doctrine » vers celles de la « vocation ». Les catholiques du temps opposent au témoignage de l'Écriture seule, la tradition portée par une Église reposant sur une « succession perpétuelle et non interrompue depuis le temps des apôtres ».

Références :

- BÉRULLE, Pierre de, *Œuvres complètes*, Paris, Le Cerf, 1995-2011, 11 tomes parus.
- CADOUX, Richard, <https://oratoiredulouvre.fr/patrimoine/pierre-de-berulle-et-les-protestants.php>
- COTTRET, Bernard, *Calvin*, Paris, Payot, 2009.
- HÜBSCH, Bruno, *Le ministère des prêtres et des pasteurs*, Lyon, Profac, 2010.
- LOISY, Alfred, *L'Évangile et l'Église*, Paris, Picard, 1902,

MUTATION DE LA SCIENCE ET RÉFORME
par Vincens Hubac
Pasteur de l'Église Protestante Unie de France

Introduction

C'est une vieille question que celle de la relation entre les religions et les sciences et techniques. Sans doute mariage de raison avec des moments heureux comme en Islam qui hérite les mathématiques, l'astronomie et la médecine antique ou le christianisme médiéval qui suit la même voie. Mais, entre raison et foi le dialogue reste difficile. La science est-elle à l'origine de réformes religieuses ? Nous essaierons de répondre en trois points :

- I. Les découvertes scientifiques et techniques ont-elles un rôle dans les événements du 16^e siècle
- II. Un rendez-vous manqué lors de la révolution industrielle
- III. Aujourd'hui la science nous entraîne-t-elle vers une nouvelle réforme ? Le « semper reformanda » est-il toujours pertinent ?

Les sociétés étant systémiques, c'est-à-dire que les éléments qui les composent inter-réagissent les uns avec les autres, la question science et religion reste pertinente.

I. Les découvertes scientifiques et techniques ont-elles un rôle dans les événements du 16^e siècle ?

A. Quelques découvertes

Un événement aussi important que les réformes religieuses protestantes et catholiques a évidemment des causes multiples, profondes et s'inscrivant dans l'histoire sur le long terme. Ici nous nous intéressons aux découvertes techniques et scientifiques principalement. Nous laissons de côté par exemple l'état de l'Église ou le contexte international, prise de Constantinople ou encore fin de la conquête espagnole.

Dans le domaine qui nous intéresse, la peste de 1347-1348 (encore elle !) a des conséquences sur la richesse individuelle. Une fois le choc passé, l'épidémie et la famine qui ont suivi laissent les survivants face à une richesse qu'il faut redistribuer. Le niveau de vie global va être tiré vers le haut ; par exemple, les rendements agricoles augmentent les plus mauvaises terres étant abandonnées, rendements qui augmentent d'autant plus que des progrès accompagnent cette redistribution. Amélioration du collier du cheval, de la charrue, de l'assolement, création du moulin à vent pivotant...

Évolution aussi par le développement des routes qui unissent le commerce hanséatique du nord de l'Europe aux lainifères et aux cités de l'Italie. La généralisation du chèque accompagne cet essor.

Toute richesse crée un marché et appelle à de nouvelles innovations qui fonctionnent en feed-back. Ainsi les lunettes dès le début du 14^e siècle permettent – déjà – d'augmenter le lectorat et d'écrire une calligraphie plus fine qui économise les supports fort coûteux à l'époque (les parchemins). Autre progrès dans la filature, le cardage et surtout le rouet permettent dès le 14^e siècle de filer donc des tissus plus fins ce qui ouvre la porte à une nouveauté : les dessous et les vêtements de nuit qui seront à la base de la fabrication du papier... L'imprimerie n'est pas loin mais celle-ci sans un progrès chimique (nouvelles encres pour imprimer sur du papier) et un progrès dans la métallurgie permettant la fabrication de lettres dans un acier spécial, n'aurait pas vu le jour, ce qui explique que les premiers imprimeurs ont été des orfèvres.

Deux autres innovations nous intéressent aussi ici. La poudre à canon : on tue et détruit à distance... les châteaux forts sont donc obsolètes d'autant plus que ça coûte cher et que seules les armées royales peuvent se l'offrir, cf. la bataille de Castillon où l'artillerie de Charles VII chasse les Anglais hors de France (1452). Architecture et logis changent donc, ce sont le gothique flamboyant et les châteaux renaissance qui s'annoncent avec les fenêtres à meneaux et les vitres qui permettent l'ouverture sur le monde. Un monde nouveau : gouvernail, astrolabe, boussole permettent la découverte du monde. L'homme change et sa perception du monde aussi. L'art du portrait pose l'homme dans son ipséité dans un monde dont il n'est plus le centre, mais lui-même étant un cosmos, cf. Léonard de Vinci... le développement de la médecine : dissection, découverte de la circulation sanguine (M. Servet !)...

B. Conséquences

Sans les progrès et découvertes signalés ci-dessus, les réformes n'auraient pas eu lieu.

Les églises ont toujours été plus ou moins contestées et les « hérésies » jalonnent l'histoire ecclésiastique. Mais ce qui est en cause ici n'est pas tant l'état de l'Église qui n'a pas les moyens de réagir mais une transformation ontologique. L'être humain se perçoit d'une manière toute nouvelle et a une perception du monde inédite.

De plus la puissance militaire des états et leur dynamisme (France, Espagne, Angleterre, ...) accompagnent ces changements, en tirent bénéfice et peuvent tenir tête à l'Église chose impossible aux 12^e et 13^e siècles.

L'homme nouveau, de la modernité au final, face à la mort toujours présente, aux mondes nouveaux, et à une richesse croissante n'est pas sans questions et angoisses existentielles comme en témoignent les testaments de l'époque. L'Église, engluée dans ses problèmes (deux voire trois papes, peu de théologiens de renom à ce moment et un clergé ignorant) est incapable de réagir. Il faut la cassure de 1517-1536 pour qu'elle réagisse enfin au concile de Trente... Le mal est fait : l'Église d'occident n'est plus unie. Mais c'est peut-être une réussite, la Réforme protestante du salut par la grâce, la « sola scriptura » étant des réponses aux questions du moment. Quant à la réforme tridentine, elle ouvre la porte au catholicisme moderne très riche au 17^e siècle. Finalement le rendez-vous de la science et de la religion au 16^e siècle n'est pas si raté que ça !

II. Un rendez-vous manqué lors de la révolution industrielle

A. Quelques découvertes

La révolution industrielle qui débute au milieu du 19^e siècle et se poursuit jusqu'en 1945, avec la machine à vapeur et le métier à tisser est bien connue... Rappelons ici le moteur à explosion, l'électricité, la chimie, l'aviation, les progrès dans la médecine, dans l'agriculture (engrais, conservation) etc. Le monde s'élargit de l'infiniment petit à l'infiniment grand, de l'atome à l'astrophysique.

Le genre de vie évolue de manière spectaculaire et rapide. L'industrialisation et la mécanisation s'imposent, la structure urbaine, le prolétariat, les structures familiales, la communication (radio), la révolution des transports (encore), l'allongement de l'espérance de vie... Les sociétés évoluent de manière incroyable au 19^e siècle. La pensée aussi : positivisme, marxisme, phénoménologie, existentialisme entre autres accompagnent le mouvement avec la généralisation de l'enseignement. Le modèle occidental s'impose dans les colonies...

Si par ses découvertes pour le confort apporté par l'allongement de la durée de vie, la révolution industrielle apparaît comme positive, il apparaît aussi de sérieuses limites... Les guerres franco-allemandes avec leurs batailles gigantesques 1870, 14-18 et 39-45, la technique au service de la mort, des guerres de sécession à Hiroshima montrent la limite du système. Plus grave est la création des camps de concentration pendant la guerre des Boers en Afrique du Sud puis en URSS et en Allemagne nazie. Enfin la prise de conscience de la pollution remet tout au final en cause.

B. Conséquences

Dans de tels bouleversements, la question de l'ontologie se pose à nouveau. Lamarck et Darwin posent le principe de l'évolution des espèces que Boucher de Perthes va appliquer à l'espèce humaine par une nouvelle science : la préhistoire. Nouvelle science aussi : la psychologie avec Freud. Ces nouveautés ramènent l'homme au rang d'une créature comme les autres, fruit de déterminismes qui le dépassent. L'homme n'est plus créé à l'image de Dieu dans un monde qui n'est plus lui aussi créé par Dieu. Tout un pan de la théologie et de l'ontologie s'effondre là (ce qui n'empêche pas les replis identitaires et les crispations). Confesser Dieu tout puissant créateur du ciel et de la terre a du mal à s'imposer.

Un rendez-vous manqué avec l'Église ?

La période du Réveil (~ 1830) avec les missions, la lecture de la Bible généralisée grâce à l'imprimerie mécanique, le développement des diaconats, les diaconesses de John Bost, du christianisme social avec la Mission populaire, etc. semble montrer un bon accord entre les évolutions sociétales et les églises d'autant plus que les initiatives privées Peugeot, Godin, et autre Henry Dunant (Croix rouge) ne sont pas négligeables...

Hélas les mouvements sociaux ne sont pas accompagnés par l'Église qui reste dans un système que ne comprennent pas les masses qui se tournent vers le socialisme ou le marxisme. Malgré l'encyclique « Rerum novarum » l'Église catholique n'aurait jamais dû condamner le Sillon de Marc Sangnier.

En fait contrairement à la Réforme protestante et même au concile de Trente, le fond dogmatique et ecclésiologique change peu. Les Églises ont du mal avec la science qui remet leurs dogmes en cause : Teilhard de Chardin qui essaie de concilier science et théologie est lui-même frappé d'interdit ! Même chez les protestants on accuse du retard. L'historico-critique de l'école allemande a quand même du mal à s'imposer : à la fin du 19^e siècle la Bible commentée de Reuss mentionne sans les nommer de nouvelles théories !... pas plus ! Le libéralisme est bien un lieu de la modernité mais la gaffe de Von Harnack qui soutient « l'empereur d'Allemagne en 1914 » rend le débat difficile avec les courants classiques.

En fait la théologie dominante n'a pas répondu aux descendants de Condorcet ou de la Mettrie, pas plus qu'à Marx, Freud ou Darwin... Vatican II dépoussière l'Église catholique mais ne touche pas au fond dogmatique. La théologie de la libération est condamnée (et l'est toujours). Les essais de théologie existentielle, Bultmann, Tillich, ont permis d'éviter le naufrage... Mais pourquoi les théologies de l'énergie (cf. H. Babel en France) ont-elles été oubliées et pourquoi le process a-t-il du mal à s'imposer en dehors des cercles libéraux ? Face à la science qui continue c'est le repli conservateur qui domine. Rendez-vous manqué alors ?

III. Aujourd'hui la science nous entraîne-t-elle vers une nouvelle réforme ? Le « semper reformanda » est-il toujours pertinent ?

A. Quelques découvertes

Elles sont bien connues car nous les vivons. Les communications, l'espace, l'halieutique (la mer), l'énergie, les recherches écologiques, les NBIC (Nanotechnologies, Biotechnologie, Technologie de l'Information et de l'informatique), tout ce qui touche la cognition (le cerveau) mais aussi la génétique et la robotique, etc. !

Nous assistons à la naissance d'un monde nouveau autour de l'homme lui-même augmenté, modifié, c'est l'anthropocène.

Comme aux 16^e et 19^e siècles l'ontologie est à nouveau modifiée ; l'homme à la longévité accrue, en symbiose avec les machines, connecté, aux capacités physiques et psychiques augmentées, n'a plus rien à voir avec ce que nous connaissons... Fin de l'humanité ou nouvelle humanité dans un monde modifié (cf. l'écologie) et élargi (cf. l'espace) ?

Utopie ? pas si simple. Les lois de Noor et de Gabor disent le contraire : la progression des découvertes progresse de manière géométrique dit Noor, Gabor stipule que tout ce que l'homme imagine, il finit par le réaliser (voir les inventions de Léonard de Vinci par exemple). Dans les NBIC l'unité de compte est le milliard de dollars.

Parler un autre langage, trouver de nouvelles expressions de la foi, revisiter les dogmes pour avoir avec la science moderne un rendez-vous qu'il ne faut pas manquer. Si la Réforme est pertinente, c'est bien aujourd'hui ! En fait la science moderne et en particulier les NBIC sont soutenus par un courant de pensée : le

transhumanisme. L'ensemble forme une gnose moderne athée depuis une vingtaine d'années.

En résumé, les éléments qui constituent cette gnose moderne peuvent être les suivants :

- des prophètes : les scientifiques et les théoriciens comme Itskov et Kurzweil,
- une espérance : l'immortalité par uploading par exemple, une longévité accrue,
- une connaissance : la techno-science autour des NBIC,
- une eschatologie : le post-humanisme une fois que le point de la singularité sera atteint (point de non-retour),
- une spiritualité sans Dieu fondée sur l'hédonisme, le bien-être vécu dans le yoga, les pèlerinages, etc.

La gnose du transhumanisme et de la techno-science reste un vrai défi pour le christianisme.

B. Le défi au christianisme

Il faut répondre aux problèmes que posent le retrait de Dieu et l'idolâtrie.

Le retrait de Dieu n'est pas une nouveauté dans nos sociétés et l'Église en porte une part de responsabilité étant plus attachée à la tradition qu'au modernisme. Mais en développant des théologies de la mort de Dieu, du Tout Autre, du transcendant, on a éloigné Dieu du monde (ou pris acte de cet éloignement).

Seul face à lui-même, l'homme de la singularité devient (ou prétend être) le créateur d'un homme nouveau. Cet homme à la longévité de plusieurs siècles touchera de manière différente à l'immortalité par la technique de l'uploading, de la cryonisation ou du clonage. Créateur et immortel, l'homme prend les attributs divins !... C'est Adam qui va jusqu'au bout de la transgression... Adam restitué dans son état premier d'immanence et d'éternité comme le soutiennent certains transhumanistes. Quoiqu'il en soit, Dieu est expulsé et l'espérance n'est plus ce qu'elle était. Le Salut ne passe plus par la grâce libératrice mais par la science qui offre la promesse d'un homme nouveau, parfait et immortel (soit dit en passant c'est un projet luciférien).

Il y a une forme de messianisme autocentré sur l'homme post-humain. Ici l'espérance dans la mort (et donc celle du Christ) disparaît. Le savoir remplace la grâce.

L'interface Dieu-homme fait place à l'interface homme-machine ; la transcendance et l'altérité sont ici malmenées. En fait l'homme de la Bible est marqué par l'altérité. L'humain a besoin de l'autre, semblable et différent. Quelle image renvoie un robot androïde à un top model au sourire uniformisé ? L'autre différent et imprévisible questionne, remet en cause, enrichit. C'est un problème grave car l'altérité Dieu-homme conditionne l'altérité – la relation – des humains entre eux. De plus l'altérité est nécessaire à cause de (ou grâce à !) la finitude : la mort, nos limites physiques et intellectuelles font réfléchir, forcent à choisir, à optimiser, elles sont à la base du désir car elles nous frustreront puisqu'on ne peut tout faire. Les autres sont donc nécessaires dans la complémentarité et dans le « vivre

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »

ensemble». La norme que risquent d'imposer la techno-science et le capitalisme moderne, la rationalité gomme l'altérité et changent les relations humaines : beaucoup de copains (ou de contacts...) et peu ou pas d'amis, beaucoup de relations sexuelles et de partenaires mais peu d'amour véritable, beaucoup de messages et peu de paroles. Une masse d'informations telle qu'il est nécessaire de les traiter... avec un ordinateur (pour les prises de décision monétaires par exemple).

En fait, la mécanisation de l'humain, sa réification débouchent sur des modèles, des cyborgs, des hommes bioniques, des robots androïdes (quel statut pour ceux-là ?). Cette classification de l'humain est profondément anti-biblique. L'homme ne peut pas être mis à plat comme un jeu de « lego » qu'on bricole, on ne peut non plus éliminer le propre de l'homme : sa conscience, savoir qu'il sait, qu'il sait qu'il est. C'est de toute la pensée, du recul, de la sagesse, de l'amour, des expressions artistiques, etc. dont il s'agit ici. Devant Dieu chaque être humain est unique ce qui fait sa valeur et fonde la morale. La diversité et le hasard, la liberté de l'évolution sont le gage de l'humanité future. L'humain de demain unifié par la techno-science risque d'être face à lui-même ou à son semblable... face à son ego.

Au fond, le transhumanisme qui est bien une gnose par sa méfiance du monde, aime-t-il l'humain ?

La science « qui n'a pas d'état d'âme » comme le dit Oscar Wilde, ne pose pas la question de l'amour, ce n'est du reste pas son rôle. Mais le système sotériologie d'immortalité qu'il présente est soutenu par deux choses. Premièrement la science qui possède la vérité, qui est indiscutable « c'est scientifique, cela ne se discute donc pas ! » Deuxièmement, derrière la singularité on trouve le GAFA (Google, Amazon, Facebook, Apple), la NASA, les armées du monde avec leurs états, États-Unis, Chine, Russie, France, Grande-Bretagne, etc. l'industrie pharmaceutique, la robotique (avec la domotique), le sport, etc. Marché colossal et mondial (l'unité de compte ici est le milliard de dollars). Pas d'amour ici !

Or l'Amour, « l'agapè » de Dieu, est au centre même du message divin, l'acte créateur, le prophétisme, le ministère de Jésus façonnent des comportements qui enrichissent la relation à l'autre, il y a une image du Royaume, une promesse de vie qui s'exprime là et qui fait vivre dans la liberté. Car l'homme est créé pour être libre, l'idolâtrie est partout dénoncée : la Loi (les dix paroles et non pas commandements) insiste sur la liberté et sur l'idolâtrie. Sur le Sabbat aussi, qui évite l'activisme et permet la réflexion, le recul, la re-création. Idolâtrie il y a : le jeunisme par exemple, la course aux « gadgets » de la techno-science, téléphones portables, objets connectés, voire prothèses. Culture du super homme, ou de la star... L'idolâtrie est la projection d'un rêve humain, résultat d'une souffrance ou d'un manque. L'idole prend la place de Dieu. On adore l'idole et à travers elle c'est l'homme tel qu'il rêve d'être qui s'auto-adore. Fascinante, l'idole exerce sa puissance attractive et capture l'homme, lui prend tout jusqu'à sa vie. Par exemple, plus on est pauvre, et plus on souffre de la pauvreté, et plus on rêve d'être riche et puissant, plus on sacrifie le peu qu'on a à l'idole du jeu (tous les gagnants ont joué disait un slogan publicitaire)... et plus on perd ! La science fonctionne bien comme une idole dans la pensée transhumaniste : elle promet une société parfaite où maladies, dégénérescences, violences n'existeront plus. Elle n'est jamais remise en cause. Sacralisée, la science a les clés de

l'avenir, elle préside au dernier stade de l'évolution de l'humanité. Peut-être que le positivisme d'Auguste Comte y trouverait son compte, mais ce n'est pas sûr ! Face à cette idolâtrie, où narcissisme et jeunisme occupent une place de choix comme on l'a vu, où est la liberté de l'homme ? Il est écrit : « Je t'ai libéré de la maison de servitude » (Exode 20), ou encore Paul aux Galates : « Vous frères, c'est à la liberté que vous avez été appelés ». Liberté, sagesse et temps sont nécessaires pour combattre la force des pulsions liées au désir d'éternité et de toute puissance de l'homme moderne et de l'homme de la singularité en particulier... Évidemment, face au retrait de Dieu, à l'idolâtrie et au matérialisme, on peut craindre le repli intégriste et ses excès. Il faut éviter cela et engager le dialogue.

C. Des réponses – dialogue avec le christianisme

Peut-être que le principe de précaution développé par Hans Jonas est une bonne chose, ralentir pour éviter la course et la surenchère, permet la réflexion et le dialogue. Il faut compter les pierres de la tour !

La kénose et l'anthropologie biblique

La kénose est l'abaissement de Dieu en Jésus-Christ. La plongée dans l'humain qui est fondée sur l'amour « agapè » de Dieu qui se manifeste au plus profond de l'humain. C'est un des sens de la mort de Jésus. La mort de Jésus avec le pardon prononcé et/ou une lecture sacrificielle est libératrice. L'homme est libéré de la question existentielle et angoissante du Salut et du sens de la mort. L'homme nouveau, défini à partir de là par les apôtres Paul et Jean est l'homme pécheur (dans sa finitude, son angoisse et ses prétentions car si l'homme est à l'image de Dieu, il n'est pas Dieu) mais face à l'Amour de Dieu révélé par les prophètes et le ministère de Jésus sa mort et sa résurrection, l'homme se sait racheté, pardonné, justifié devant Dieu et appelé à la vie éternelle. On oublie souvent que l'Apocalypse nous prédit la mort de la mort précipitée dans l'étang de feu ! L'homme nouveau paulinien ainsi justifié vit toujours dans la matérialité de son corps mais son esprit est vivifié pour ainsi dire par l'Esprit de Dieu. En fait, l'anthropologie biblique ne dissocie pas l'esprit et le corps. L'humain forme un tout. Aussi est-il difficile de pratiquer l'uploading ou de chosifier le corps. La psychologie moderne ne dissocie pas non plus le corps et l'esprit. Mais qu'est-ce que l'homme au final ? L'évangile de Jean nous dit par la bouche de Pilate : « Voici l'homme ». C'est Jésus nu, humilié, exposé dont il s'agit. La puissance et l'orgueil, toute prétention sont évacués, l'homme vrai est l'homme dépouillé qui se donne pour que les autres vivent. C'est l'homme libéré des fantasmes de toute puissance, l'homme à l'image de Dieu qui déjà s'était donné dans l'acte créateur de la Genèse. L'homme vrai ainsi définit l'homme nouveau dans le face-à-face, possible par la grâce, avec Dieu, c'est l'homme pour l'autre. On retrouve ici la fraternité toujours fondée sur l'Amour de Dieu révélé, fraternité qui fonde la communauté, l'image du Royaume. Le christianisme porteur de l'espérance du Royaume, de la mort vaincue (« Mort où est ton aiguillon ? » de Paul) délivre un message qui recoupe l'espérance portée par le transhumanisme qui veut vaincre la mort par le progrès scientifique.

En fait au salut par l'œuvre de la science, le christianisme rappelle la grâce.

La grâce spécificité du christianisme

La « Sola gratia », un des grands principes de la Réforme du 16^e siècle qu'on trouve bien sûr chez les protestants, mais aussi dans les débats du concile de Trente, libère l'homme de « l'œuvre de la science » de l'obsession du Salut. La Révélation est donnée, elle n'est pas à rechercher. Le message biblique du Nouveau Testament n'est pas moral mais il est libérateur : les Églises ne devraient pas oublier cela !

L'homme biblique, physique et spirituel n'est pas l'homme réifié de La Mettrie (au 18^e siècle) et du transhumanisme. Un homme chosifié, « matériel » est un homme diminué comme le remarque J.-M. Besnier. Un corps avec un esprit chosifié n'est pas un homme de même qu'un esprit sur un support informatique n'est pas un homme. Qui peut soutenir que le corps et l'esprit liés intimement n'inter-réagissent pas ensemble et permettent de porter au cœur de l'existence l'hypothèse de l'existence de Dieu, de la transcendance, et l'espérance dont le message biblique (entre autres) est porteur ? Si la science nous dit aujourd'hui de manière extraordinaire la réalité du monde, elle ne dit pas la vérité qui est d'un autre ordre. Pilate, homme politique, ayant la puissance militaire, pragmatique, pose la question « Qu'est-ce que la vérité ? ». La techno-science ferait bien de poser la même question.

Quoiqu'il arrive, entre science et religion un lien (parfois douloureux) a toujours existé, mais aujourd'hui des théologies méritent d'être développées en lien avec la science.

Certains transhumanistes – à la suite du New Age – regardent du côté de Teilhard de Chardin. Partant de l'observation de la terre et de l'évolution de l'espèce humaine, Teilhard en conclut que la matière se spiritualise. Une sphère de l'esprit matérialisée par la pensée et activée par le Christ évolutif finit par s'établir, c'est la noosphère. L'hyper communication interconnectée d'aujourd'hui peut être une illustration de la noosphère. Le Christ évolutif qui préside donc à l'évolution attire à lui la création dans une étape ultime à notre horizon, le point oméga. Tout cela peut être repris dans la vision d'un transhumanisme chrétien.

Il en est de même des théologies de l'énergie développées il y a quelques décennies par H. Babel et Cl. Tresmontant : ici c'est l'idée que Dieu est énergie et conduit le monde, vision qui ne contredit pas la science. La théologie du processus va dans le même sens, Dieu est en interface et évolue avec le monde qui lui-même évolue. Ces théologies reposent les questions théologiques en termes modernes et audibles, elles sont en rupture avec les dogmatiques classiques. Les sciences modernes, psychologie, archéologie, linguistique, histoire (analyse historico-critique par exemple) ont beaucoup apporté au christianisme mais il faut revoir avec nos dogmes les notions de Dieu, le vocabulaire, les liturgies, conditions minimales pour relever le défi de la science.

Dans tous les cas la place de l'homme doit rester centrale, tout comme la recherche du Salut. Comment introduire dans la science moderne l'idée de Dieu, de la dignité, du Salut, de la spécificité de l'humain ? Là est le centre du dialogue avec la science.

Conclusion

En aucun cas, il ne faut rejeter le message des sciences d'un revers de la main. La techno-science au service de la médecine accomplit des miracles et la modernité reste positive. L'homme depuis 3 à 2 millions d'années a toujours innové et s'est « augmenté » sans cesse, c'est une des caractéristiques de l'humain. Mais il ne faut pas tout accepter car trop de problèmes cruciaux se posent comme on l'a vu : ce qui est vrai au niveau micro-sociétal ne l'est pas toujours au niveau macro-sociétal. En fait, dialoguer et accompagner sont nécessaires pour éviter que la machine domine l'homme ou le « machinise ». Il faut éviter de perdre ce que l'humanisme de la Renaissance et les réformes nous ont légué : la dignité de l'homme, son unicité, sa culture, sa liberté. Revisiter les humanités et nos expressions du religieux sont plus que jamais nécessaires. L'avenir (et le présent) de l'humanité, s'il est aux mains de la science, l'est tout autant à celles de la pensée philosophique, artistique et religieuse.

Pour finir, cette citation bien connue et complète de Rabelais : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient savoir, aimer et craindre Dieu », lettre de Gargantua à Pantagruel quand ce dernier entre à l'université. Aimer Dieu en termes de la modernité rend la Réforme plus pertinente que jamais.

**LA RÉFORME VUE DE MON VILLAGE ARDÉCHOIS :
L'ÉNIGME DES ORIGINES, LA CONSTITUTION D'UNE IDENTITÉ RÉFORMÉE,
LES AVATARS, LA RECOMPOSITION D'UNE « RELIGION CHRÉTIENNE »**

par Richard Cadoux

Pasteur de l'Église Protestante Unie de France

Introduction

Je vous remercie de m'avoir invité à participer à ce cycle de conférences. J'en suis très honoré. Je n'ai pas de titres universitaires, sinon une modeste licence d'histoire. Je n'appartiens pas à l'appareil dirigeant de l'Église protestante unie de France. Je suis le simple pasteur d'une paroisse rurale en Ardèche, ce pays que sous l'Ancien Régime on appelait le Vivarais. Vernoux est aujourd'hui un village de 2 000 habitants. Je suis pasteur au cœur d'un vieux terroir réformé. Au milieu du 19^e siècle sur une population de 11 000 habitants, le canton comptait 7 à 8 000 protestants. Je dessers quelques villages qui ont pour noms : Vernoux, Chalencou, Saint-Jean-Chambre, Silhac, Saint-Apollinaire de Rias (on dirait le conscrit des 100 villages...). Je ne suis pas huguenot. Je suis né et j'ai grandi dans l'Église catholique. J'ai même été prêtre durant presque vingt ans avant de rejoindre les rangs de ce qui était encore l'Église Réformée de France, porté par le désir de vivre et de croire en toute liberté. Cette Église m'a accueilli généreusement et j'ai du bonheur à y exercer le ministère pastoral.

Mon village, mes villages, je les regarde avec affection, l'affection du pasteur pour son troupeau. Je les considère aussi avec un regard décalé, distancé, tant il est vrai que le pasteur est toujours aussi un peu sociologue, un peu ethnologue, un peu anthropologue. « La réforme vue de mon village », en donnant ce titre à cette causerie, je m'inspire d'un livre publié en 1951, *La Réforme en France vue d'un village cévenol*. L'ouvrage parut aux très catholiques éditions du Cerf dans la collection ecclésiologique *Unam sanctam* fondée et dirigée par un dominicain, le Père Yves Congar qui fut en France l'un des promoteurs de l'œcuménisme. L'auteur de ce livre, un prêtre, le chanoine Cantaloube, y étudie la Réforme vue d'un village cévenol, St Laurent Le Minier, près du Vigan. C'est un livre de bonne foi, dans lequel son auteur s'efforce de comprendre (et on voit bien que ce n'est pas très facile pour lui) en le replaçant dans son contexte historique, cet événement dont nous allons commémorer le 500^e anniversaire : la Réforme.

Vu d'un village, d'un petit village de France, que peut-on dire de cet événement, la réformation ? Que peut-on dire d'un des événements fondateurs des temps modernes et de ce qui s'en est suivi, « l'institution de la religion chrétienne », sous une forme originale, à savoir l'Église réformée. J'essaierai ainsi modestement de relier une histoire locale à une histoire globale dont nous sommes les héritiers et que nous commémorons tout au long de cette année 2017.

Tableau géographique de mon village

Vernoux est un village du Haut-Vivarais. C'est le nord de l'Ardèche, sur le rebord oriental du massif central, dans le prolongement des Cévennes. Le relief de ce Haut-Vivarais est semblable à un escalier dont les marches montent du Rhône qui baigne Valence et Tournon jusqu'au plateau ardéchois et au Mézenc, montagne magique qui culmine à 1 753 mètres et dont un géographe du 19^e siècle faisait, avec l'Aigoual et le Pilat, l'un des trois sommets des Cévennes comprises en un sens très extensif. Une des marches de l'escalier, c'est Vernoux, un plateau situé à 600 mètres d'altitude ; le bourg de Vernoux étant lui-même placé sur une sorte de large mamelon qui occupe le milieu d'un cirque, le plateau de Vernoux. Vernoux est à la rencontre de deux mondes. On y sent des influences méditerranéennes. C'est déjà le pays d'oc. Mais on est encore accroché à l'Est, à Lyon et au Massif central. André Siegfried dans sa *Géographie électorale de l'Ardèche* écrit de son arrivée à Vernoux : *Impression de basse Suisse, prés très verts, arbres du Nord, reliefs hardis et cependant atténués, on est très haut, bien en montagne, mais l'horizon est rond. La petite ville de Vernoux, sur une hauteur, n'est pas méridionale.*

C'est un pays de petite montagne, au cœur d'un terroir agricole, qui fut longtemps une ville de marché. Ce marché qui existe toujours le jeudi matin. Sur ce plateau la vie était sans doute un peu moins rude que sur les pentes et dans les vallées des Boutières. Mais cela reste un pays rude au sujet duquel un voyageur du 19^e siècle écrivait : *La nature de ce pays est mixte comme sa population. Grave et ennuyeuse comme un pasteur méthodiste de novembre au mois de mai. Fleurie et chantante comme une procession de la Fête-Dieu pendant les autres mois de l'année.*

Le décor étant posé, venons-en maintenant au fait. J'aborderai trois points :

- L'événement fondateur : pourquoi se réformer ?
- La constitution d'une identité : résister ?
- Les avatars d'une identité : la pesanteur et la grâce ?

L'événement fondateur : pourquoi se réformer ?

Pourquoi se réformer ? Dans un ouvrage collectif paru en 1977 *L'histoire des protestants en France*, c'est le titre du chapitre que Robert Mandrou consacre à l'émergence du mouvement évangélique. Et je dirai d'emblée que nous sommes confrontés à une énigme. Nous sommes renvoyés à la question de l'origine, des origines. Irritante question, selon Patrick Cabanel, dans son *Histoire des protestants de France*, à laquelle il est impossible de répondre, ajoute le même auteur. Il est vrai que l'origine est toujours insaisissable. Le premier témoignage des commencements de la Réforme à Vernoux date de 1562, l'année du massacre de Wassy qui marque le début des guerres de Religion. 1559 : premier synode national. L'on voit se planter et se dresser à travers la France une multitude d'Églises réformées. En 1562 les protestants représentent peut-être 10 % de la population du royaume. Vernoux s'inscrit dans ce mouvement, comme en témoigne une lettre conservée à la Bibliothèque Protestante Universitaire de Genève. Le 28 août de cette année-là, le

consistoire de l'Église, (qui possède donc déjà une certaine structuration puisque des anciens la conduisent et l'animent) demande à la compagnie des pasteurs de Genève de lui renvoyer un certain Jean Castavède « étudiant à nos dépens ». Ce dernier avait donc été envoyé à Genève pour y recevoir une formation de théologien. On attendait (avec impatience sans doute) le retour de ce futur pasteur puisque les auteurs de la lettre précisent : *Car nous sommes fort affamés de la parole de Dieu en ce lieu de Vernoux*. Voilà un témoignage décisif. S'il est impossible de dresser un « catalogue des causes de la réforme », on voit poindre à travers cette affirmation, qui est aussi une revendication, l'aspiration à une forme renouvelée de vie religieuse, une sensibilité nouvelle, qui accorde une primauté à l'écoute et la réception de la Parole de Dieu telle qu'elle est attestée dans les Écritures. De là une compréhension nouvelle de l'Église, fondée sur le *sola fide* et sur le principe non moins révolutionnaire du sacerdoce universel qui établit chaque croyant dans une relation personnelle à Dieu. Qui entraîne aussi la mise en cause radicale de l'Église comme institution sacrée chargée de gérer une économie du sacré. On va passer, comme l'indiquent souvent les testaments de l'époque, de la Sainte Mère Église à l'Église des fidèles chrétiens réformés à l'Évangile de Jésus-Christ, à L'Église de Jésus-Christ. Oui nous avons grand faim de la parole de Dieu, voilà ce qui est primordial.

Mais la tentation serait de considérer la Réforme comme un phénomène uniquement religieux et explicable par des causes uniquement religieuses. Car dans cette France d'Ancien Régime, fille aînée de l'Église, gouvernée par le Très-Chrétien, religion, politique, économie et vie sociale sont intimement mêlées. L'Église, la grande Église, l'Église de France est liée au pouvoir royal. Elle est une puissance économique. Elle est fondatrice et garante idéologiquement d'un ordre social hiérarchisé et inégalitaire. Elle est porteuse d'une vision culturelle. En ce sens la réformation a des aspects révolutionnaires. Elle est porteuse de l'espoir, eschatologique osons le mot, de l'avènement d'un monde nouveau. Je comparerais volontiers Vernoux au *Village des fanatiques* décrit par l'historien Patrick Higonnet. Le village des fanatiques, c'est en Lozère, Le Pont de Montvert. À propos de 1560, il parle de la séduction du protestantisme sur la population qui se traduit par une adhésion massive, sans pour autant être unanime, et il précise : *C'est sans doute ici que commence la véritable histoire culturelle et politique du Pont*. Pour le Pont comme pour Vernoux, les années 1560 marquent l'entrée dans la modernité. L'événement de 1562 fait figure de « rupture instauratrice », pour reprendre une expression de Michel de Certeau. Se réformer, c'est rompre et recommencer. C'est au moins l'espoir de rompre et de recommencer.

En tout cas le village a alors basculé. Et là nous butons sur un paradoxe. Vernoux, c'est la campagne, c'est la ruralité. C'est donc un monde rural qui cède à la séduction du protestantisme. Robert Mandrou écrit que *le protestantisme apparaît surtout comme une religion de la ville et du bourg* et Cabanel signale : *le monde paysan a repoussé la réforme, mais les principales zones dans lequel celle-ci a pu s'installer sont rurales*. Dans le grand récit sur le protestantisme, on entend dire que c'est la religion des élites. Ce grand récit fait des protestants une avant-garde, les inventeurs de la modernité. C'est une réalité indéniable, tout comme l'existence de ces terroirs, dont la permanence tout au long des siècles jusqu'à nos jours a assuré la survie et la pérennité du protestantisme français. En tout cas cette réformation, cette rupture instauratrice a fait basculer un monde. Mais ce

basculement n'a pas fait l'unanimité. Il a suscité des oppositions Il a rencontré des obstacles de la part des pouvoirs. Et c'est le deuxième point que j'aimerais maintenant aborder, celui de la constitution d'une identité.

Résister : la constitution d'une identité ?

Résister, un mot-icône écrit Cabanel, dans son livre sur les protestants de 39 à 45. C'est une banalité d'écrire que 1685, la révocation de l'édit de Nantes, est en quelque sorte l'acte fondateur du protestantisme français. Un protestantisme français qui se pense comme minoritaire, persécuté et rejeté par une France toute catholique. Un protestantisme qui a résisté et qui a perduré. Résister. Après tout Vernoux est à quelques kilomètres de ce Bouschet-de-Pranles où se trouve la maison natale de Marie Durand. A Vernoux on a oublié l'événement fondateur de 1562. On a oublié la violence des affrontements des guerres civiles confessionnelles de 1562 à 1598. On a oublié le siège de Privas en 1629 et le saccage du pays vivarois. Mais on n'a pas oublié la période qui court de 1685 à 1787 et qu'on place sous le titre générique de guerres de religion.

D'ailleurs à Vernoux les choses commencent un peu avant 1685. 1683, c'est l'année du projet de Toulouse, ce projet de désobéissance civile lancé par quelques huguenots réunis autour de Claude Brousson. En Vivarais, c'est le pasteur Isaac Homel, ministre de Soyons, qui en sera la cheville ouvrière. Les 29 et 30 juillet 1683, grande assemblée dans le village de Chalencou. Les troupes royales interviennent pour disperser le rassemblement. Dimanche 26 septembre, au serre de Muans, sur le chemin qui mène de Vernoux à la vallée du Rhône, c'est le combat entre une troupe protestante et les soldats du roi. L'affrontement tourne au massacre. C'est le temps des exécutions sommaires sur le plateau de Vernoux. Les soldats du roi sèment la terreur. Les temples, dont celui de Vernoux, sont démolis. Arrêté, Homel est roué vif à Tournon le 27 octobre 1683. Avant même 1685, le ton est donné.

Quelles sont les formes de résistance ? Le refuge : on trouve des Vernousains à Genève, en Suisse et en Allemagne. Pour ceux qui restent, la forme de résistance par excellence, c'est le culte clandestin. Assemblées nocturnes animées par des prédicants, souvent issus de ce mouvement prophétique qui culmine avec les grandes assemblées de 1689 (massacre du serre de la Palle en 1689). Ce mouvement prophétique, ce théâtre sacré d'inspirés, de fanatiques, il couve et il court durant des années. En 1703 à Vernoux, on pend une prophétesse, Anne Chamarre. Car la répression est féroce : galères pour les hommes, prison pour les femmes (château de la Tourette dont les ruines surplombent toujours les rives de la Dunière, Tournon, Beauregard à Saint-Péray, la tour de Constance pour deux Vernousaines Suzanne Tracol et Marie Guérault, l'une et l'autre mortes en ce lieu où elles avaient été emprisonnées en 1730). La corde pour les prédicants et pour ceux qui les logent sans oublier une politique de répression vexatoire au quotidien concrétisée par la présence au 18^e siècle d'une garnison permanente d'une trentaine d'hommes dans une caserne construite à cet effet.

Car cette résistance a parfois revêtu des aspects paroxystiques avec deux épisodes camisards. Celui de 1704, au moment où les camisards cévenols tentent de relancer l'agitation en Vivarais. Et celui de 1709, lorsqu'Abraham Mazel revient en

Vivarais pour tenter de relancer un mouvement insurrectionnel. Battue, poursuivie, sa troupe est finalement anéantie non loin de St Jean Chambre en juillet 1709. Corteiz dit du pays de Vernoux qu'il « *était tout environné de cadavres de la jeunesse qu'on y avait pendue et rouée* ». À l'entrée du village en venant de Valence, une croix de mission se dresse, qu'on appelle encore croix de Billard, à l'emplacement où fut jeté et exhibé le corps d'un camisard. En 1710 Mazel est tué dans les Cévennes, sa tête est exposée et brûlée publiquement à Vernoux.

Cette répression ne devait pas empêcher la reconstitution de l'Église, l'Église du Désert à l'initiative d'Antoine Court en 1715. Antoine Court rappelle d'ailleurs dans ses mémoires qu'il a inauguré sa carrière de prédicant en 1713 aux alentours de Vernoux. Cette Église du désert, cette Église sous la croix, elle existe avec ses assemblées et ses synodes clandestins, avec ses pasteurs : Pierre Durand, le frère de Marie, arrêté au Gué de Vaussèche le 12 février 1732 et exécuté à Montpellier le 21 mars suivant. Et puis bien sûr, Matthieu Majal, né non loin de Chateauneuf de Vernoux, à la ferme des Ubas, qui lui donnera son nom de clandestin. Consacré à Lausanne en 1743, il est capturé le 11 décembre 1745 non loin du Chambon, conduit à Vernoux, où la population protestante vint réclamer sa libération. La population catholique, et non pas les soldats, ouvrit le feu pour disperser le rassemblement. C'est ce qu'on appelle le massacre de Vernoux (entre 20 et 200 morts). Conduit à Tournon puis à Montpellier, Désubas est pendu sur l'esplanade le 1^e février 1746 à l'âge de 26 ans. Voilà pourquoi le Désert, l'Église sous la croix, sont encore présents dans les mémoires. Une plaque commémorative aux Ubacs, le souvenir des lieux d'assemblée où l'été venu le culte est toujours célébré, les cimetières de famille qui inscrivent dans l'espace de la campagne le souvenir de cette mise hors-la-loi, voilà autant de mémoriaux.

L'Ardèche, elle aussi, possède sa « légende des camisards » pour reprendre le titre de Philippe Joutard qui a enquêté à La Pervanche. Une résistance opiniâtre, une résistance victorieuse, qui a façonné l'identité de ces protestants en Vivarais, qui a façonné une certaine manière d'être chrétien décrite par Auguste Sabatier dans une page célèbre qui a servi à Charles Bost de conclusion à sa très classique *Histoire des protestants de France : Dieu m'a donné une mère qui n'était qu'une humble montagnarde. Je veux parler de l'Église des Cévenols.... Église de pâtres et de paysans qui.... pendant deux siècles.... à vécu sans sacerdoce ni sacrements, sans pasteurs même, uniquement avec la Bible au foyer de la famille et le témoignage du Saint-Esprit au fond du cœur. Je ne saurais dire ce que j'éprouve pour elle de reconnaissance et de piété filiale, quand je songe à ces deux choses que j'ai trouvées dans son héritage, et que je tiens pour les plus grands biens d'ici-bas : l'évangile et la liberté*. Mais qu'allait-il advenir de ce protestantisme dès lors qu'avec 1789 allait précisément advenir l'ère de la liberté ?

Les avatars d'une identité : la pesanteur et la grâce ?

La constitution de l'Église nationale. 1789, liberté de conscience et de culte. 1802, l'ère des cultes reconnus. Dans la première moitié du 19^e siècle, l'Église se reconstitue au grand jour. C'est le temps de l'Église nationale. Avec ses institutions : ses consistoires aux mains de notables, ses pasteurs, (il faudra beaucoup de temps et

d'efforts pour reconstituer un corps pastoral). Le témoignage de François-David Délétré, évangéliste genevois, qui parcourut le pays en 1841 vaut la peine d'être lu. Au sujet de la prédication du pasteur Lombard, pasteur de Vernoux, voilà ce qu'il écrit :...*Il a la voix si basse qu'on ne l'entend pas au milieu du temple, il dit des choses si relevées et si inintelligibles qu'on ne se donne pas la peine de s'approcher et de forcer son oreille, enfin il a la vue si courte que personne ne se gêne de ne pas venir, en sorte que le plus grand temple de l'Ardèche est toujours le plus vide.* L'Église avec ses temples et ses presbytères. Dans la première moitié du 19^e siècle, qui pour l'Ardèche rurale est un temps de prospérité (rétrospectivement il fait figure d'âge d'or), on assiste à la reconstitution progressive d'un maillage où paroisse et village coïncident. Symbole de cette reconstitution, la reconstruction du temple à partir de 1820. Inauguré le 18 octobre 1826, c'est un des plus vastes d'Ardèche prévu pour accueillir un millier de personnes. Construit rapidement et à moindres frais, il nécessitera très vite des travaux de réparation et de restauration. Les catholiques démoliront une petite église romane pour élever un édifice néo-gothique dont le clocher qui culmine à 56 mètres, domine le plateau, attestant ainsi de la volonté catholique de « reconquérir » ce pays. Le temple et l'Église, Rome et Genève. Deux mondes clivés qui après s'être battus se sont ignorés, en se toisant. Vernoux a son quartier catholique et son quartier protestant, ses commerces catholiques et ses commerces protestants, sa réprobation des mariages mixtes, sources de bien des conflits et de beaucoup de chagrins. Vernoux a ses écoles privées (la Présentation de Marie) et la communale. Vernoux aura même un petit séminaire, pépinière de prêtres, qui verra passer au début du 20^e siècle, un certain Xavier Vallat, futur Commissaire général aux questions juives. L'Église de Vernoux, c'est un entre soi protestant, une Église de membres vivant dans l'affrontement avec les catholiques. Aujourd'hui les relations avec les catholiques sont apaisées.

En dépit de la rupture de 1905, avec la séparation des Églises et de l'État et la constitution d'associations cultuelles, j'ai parfois l'impression que c'est de cette Église-là dont nous sommes les héritiers et dont nous constatons l'inéluctable déclin. Temples désertés et qu'il faut entretenir. Presbytères aussi vieillissants que la population des fidèles. Problèmes de desserte des postes (le problème se posait déjà en 1562). L'Église locale est une structure qu'il faut faire vivre alors que cela devient de plus en plus difficile. Il y a là une source d'interrogations et d'inquiétudes. À Vernoux, le protestantisme va-t-il mourir ? L'Église réformée, devenue Église protestante unie de France, va-t-elle disparaître ? La question se pose, sans nécessairement toujours se dire ouvertement.

Les Églises dissidentes. Cette Église nationale, financée par l'état, dirigée par des notables, avec des pasteurs dont la prédication n'était peut-être pas tout-à-fait adaptée aux attentes et aux besoins des fidèles, s'est montrée hostile aux mouvements de réveil. Des réveils qui ont pourtant marqué Vernoux. Mal à l'aise dans l'Église nationale, certains se regroupent en conventicules, conjuguant une piété simple et fervente avec une vie fraternelle. Le darbyisme et les assemblées de frères apparaissent vers 1836-37. Darby a séjourné à Vernoux en 1849. On les appelle les mômiers. Aujourd'hui encore, tous les dimanches, se tient la « réunion ». Des réunions d'édification évangéliques ont lieu vers 1865. Une Église libre naît après la guerre de 1870. Il y aura jusqu'au début des années 1980 le temple et la chapelle. Le

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »

pentecôtisme fera son apparition dans les années 30, dans la foulée du Réveil de l'Eyrieux initié par la prédication de Douglas Scott. Aujourd'hui encore un noyau évangélique demeure dans Vernoux. Cette multiplicité d'offres révèle d'ailleurs la difficulté, pour ne pas dire l'impossible mise en œuvre d'un œcuménisme interne au protestantisme. Aujourd'hui, on est frappé par la pluralité des lieux de culte et des assemblées à Vernoux : messe catholique, culte réformé, réunion de frères, rencontres libristes et pentecôtistes.

Religion et politique : un transfert de sacralité. À Vernoux le comportement politique est lié au fait religieux. Il l'a été et il le reste. À Vernoux, on aime la république : on ne peut oublier que c'est la révolution française qui a apporté la liberté de culte et de conscience. Le mot d'André Siegfried est tout-à-fait vrai : « République, mot qui se charge d'un dynamisme en quelque sorte passionnel ». Le non au plébiscite de 1852 (58,6 % des voix contre Napoléon III) est entré dans l'histoire. Vernoux est le seul canton de France à avoir voté non majoritairement après le coup d'état du 2 décembre. Vernoux a encore voté non au plébiscite du 8 mai 1870 qui consacrait l'Empire libéral. L'étude d'un historien local prématurément disparu, Alain Sabatier, *Religion et politique au 19^e siècle. Le canton de Vernoux* a clairement établi le lien existant entre appartenance confessionnelle et convictions politiques. Le protestant au 19^e siècle et au 20^e encore vote pour le candidat le républicain. La famille Chalamet, originaire de Vaugeron, avec ses pédagogues et ses universitaires, ses parlementaires et ses avocats, sera l'illustration de ce républicanisme laïc et universaliste. Être le plus républicain possible, c'est ce qui explique sans doute l'émergence d'un étonnant communisme protestant rural. Le protestantisme a fait le lit de la laïcité. Vernoux est sans doute un de ces derniers villages de France où une sociologie électorale repose sur l'appartenance confessionnelle, même si cela est de moins en moins vrai. C'est un véritable transfert de sacralité qui s'est opéré avec l'émergence d'une identité protestante affirmée avec des engagements politiques résolus, souvent détachée de toute appartenance ecclésiale et de toute confession de foi. « Le protestant sociologique » existe. À Vernoux, je l'ai rencontré.

Conclusion : la fin du village ?

Je me garderai bien de toute prospective. Edouard Fauriel fut pasteur de Vernoux pendant 25 ans, de 1877 à 1903. Dans son sermon d'adieu le 10 mai 1903 il déclarait qu'il avait, je cite « depuis quelques années la douleur de voir les assemblées diminuer et fondre, les cultes étant de moins en moins suivis, l'école du dimanche de plus en plus désertée ». C'était en 1903. Nous sommes en 2017. Ça fait des siècles que ça ne marche pas, et ça avance quand même.

On ne peut dissocier la vie de l'Église de celle du monde. En Ardèche, en ce début du troisième millénaire, il y a des choses qui sont mortes ou qui meurent et qui dépassent infiniment l'Église. L'exode rural amorcé dans seconde moitié du 19^e siècle et la saignée démographique de la guerre de 14, ont vidé les campagnes. Valence, chef-lieu du département de la Drôme, est la première ville d'Ardèche. Le 20^e siècle a vu la fin des paysans, le déclin de l'industrie (car l'Ardèche a été un

département industriel), la déchristianisation (Dieu change, et pas seulement en Bretagne !), la sécularisation. Nous vivons nous aussi le recul de l'influence du christianisme sur la société et le déclin institutionnel des Églises. Un monde traditionnel, celui du village, cette communauté humaine contraignante mais solidaire, ce monde où l'appartenance à un groupe religieux était fondatrice d'identité et de lien social, ce monde traditionnel achève de se défaire sous nos yeux. On vit aujourd'hui à Vernoux, comme on vit partout, chauffés, électrifés, branchés sur la télévision et de plus en plus digitalisés et connectés. Les hivers eux-mêmes ne sont plus ce qu'ils étaient. C'est la faute au réchauffement climatique : où sont les neiges d'antan ?

Un monde se défait. Un monde nouveau apparaît avec ses estivants, ses néoruraux, son parc naturel régional. C'est dans ce contexte que l'Église vit. Pour elle, l'enjeu réside sans doute dans l'acceptation de la fin d'un modèle (un entre-soi au village avec un pasteur et un temple). L'avenir est peut-être dans un réseau de croyants, dans des Églises de maison et des pasteurs qui seront de plus en plus dans une mission d'accompagnement. L'avenir est sans doute aussi dans le passage d'une Église de membres à une Église de témoins capables de rendre compte de l'espérance qui nous habite. Mais sommes-nous encore fort assoiffés de la parole de Dieu ?

Dans tout cela, l'identité protestante demeure forte. À ce sujet André Siegfried repérait trois courants persistants dans la tradition protestante du Vivarais : moralisme rigide fondé sur la conscience et la responsabilité individuelle, prophétisme et résistance au pouvoir lorsqu'il est jugé arbitraire ou abusif. Ces trois composantes demeurent. Comme un feu sous la cendre.

Je finirai par cet apologue rapporté par G Scholem dans *Les grands courants de la mystique juive* :

Quand le baal Shem avait une tâche difficile devant lui, il allait à une certaine place dans le bois, allumait un feu et méditait une prière, et ce qu'il avait décidé d'accomplir fut fait.

Quand une génération plus tard, le Maggid de Meseritz se trouva en face de la même tâche, il alla à la même place et dit : « nous ne pouvons plus allumer le feu, mais nous pouvons encore dire des prières », et ce qu'il désirait faire devint la réalité...

Et quand des générations furent passées et que le rabbi Israel de Rishin, invité à accomplir la même tâche, s'assit sur son fauteuil, il dit : « nous ne pouvons plus aller dans la forêt, nous ne pouvons plus allumer le feu, nous ne pouvons plus dire les prières, nous ne savons plus la place, mais nous pouvons raconter l'histoire de comment cela s'est fait ». Et l'histoire qu'il raconta eut le même effet que les actions des trois autres.

Alors, racontons cette histoire et que Dieu nous soit en aide !

AMEN

POUR RIEN ! **L'ÉVANGILE DE LA GRÂCE, LA RÉFORME ET LE MONDE MARCHAND**

par Laurent Schlumberger

Pasteur, président du Conseil national de l'Église protestante unie de France

Martin Luther par-ci, Réformation par-là, la Réforme, la Réforme, la Réforme... Nous n'avons pas fini d'en entendre parler. Et ça ne fait que commencer ! Viendra sans doute le jour où nous nous dirons : vivement 2018 !

Mais nous sommes en 2017 et ce cinquième centenaire de la Réforme est marqué très diversement. Dans certains pays, l'Allemagne en tête bien sûr, il est fêté avec fanfare et grosse caisse. Par d'autres, cet anniversaire est évoqué du bout des lèvres et de la mémoire – je pense à certaines Églises évangéliques et surtout pentecôtistes. Par d'autres encore, il est commémoré un peu à distance mais avec un vrai esprit de partage – et je salue ici l'attitude très fraternelle choisie par l'Église catholique et particulièrement le pape.

Quant à la *pertinence* de la Réforme protestante, elle est évoquée très différemment par les Églises, selon leur histoire et leur place sociale. Pour m'en tenir à celles qui sont le plus directement concernées par cet anniversaire, c'est-à-dire les Églises européennes classiques, luthériennes, réformées, méthodistes ou unies, on observe deux grandes tendances.

Il y a ce qu'on pourrait appeler les « grosses Églises », qui ont été majoritaires ou quasi-majoritaires et qui sont aujourd'hui en perte de vitesse. Je pense à l'Allemagne, la Scandinavie ou une partie de la Suisse. Là, on cherche principalement à montrer combien la Réforme a apporté à la société et combien la société devrait lui être redevable. Par exemple, on souligne que l'un des effets de la Réforme est l'introduction, certes longue et douloureuse, du pluralisme religieux et culturel. Voyez comme la Réforme a contribué à l'avènement de la modernité, en façonnant la société ; voyez donc comme la Réforme est pertinente.

À l'autre bout du spectre, il y a de petites Églises ultra-minoritaires, « écrasées » par de grosses Églises majoritaires, par exemple en Europe de l'Est ou du Sud, et qui peinent à exister. Là, ce cinquième centenaire est l'occasion de rappeler la légitimité d'exister et d'être différent, tout simplement. Par exemple, on souligne que l'un des effets de la Réforme est, sur le long terme, l'introduction dans la culture européenne de la laïcité, au sens de la reconnaissance juridique d'une distinction entre la sphère de l'État et de celle de la conscience. Voyez donc comme la Réforme a contribué à l'avènement de la modernité, en permettant aux minorités d'être acceptées ; voyez donc comme la Réforme est pertinente.

Tout cela est vrai. Mais ce sont des *effets* de la Réforme dont on parle alors. Et lorsqu'on cherche à montrer la pertinence de la Réforme par son utilité sociale, par ses effets seconds, autrement dit : lorsqu'on justifie la Réforme par ses œuvres, il me semble qu'on passe à côté de la question. Car si la Réforme est en effet un phénomène global, son énergie lui vient d'une question proprement théologique,

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017
ou encore spirituelle. Et c'est donc sous cet angle que je vais me placer ce matin, pour évoquer la question qui m'est posée : « la Réforme protestante est-elle toujours pertinente ? ».

Je vous propose de faire ensemble trois pas, qui tâcheront d'aller chaque fois un peu plus en profondeur :

- Un premier pas à propos du contexte. On ne décrète pas une pertinence, ou une non-pertinence d'ailleurs, hors sol, hors temps, dans l'absolu. On ne peut le faire qu'au regard d'un contexte. Je dirai donc d'abord quelques mots du contexte de ces 500 ans de la Réforme, contexte général et contexte chrétien.
- Un deuxième pas à propos du message. Je viens de dire que la Réforme est, en son cœur, un événement théologique. Si pertinence de la Réforme il y a, ce ne peut être fondamentalement qu'une pertinence de son message. Comment dirions-nous ce message aujourd'hui ? Je m'y essaierai.
- Un troisième pas à propos du cœur. Ce qu'il y a au cœur de ce message de la Réforme, plus encore qu'un contenu, c'est à mon sens une intuition, une intuition existentielle fondatrice, à dire vrai d'une audace folle et qui peut même faire vaciller. Je tâcherai de l'exprimer.

I. Le contexte

ou : la pertinence de la Réforme n'est pas à chercher du côté de la doctrine confessionnelle

Du 16^e au 21^e siècle : différences et parentés

Évoquons donc d'abord le contexte et, pour cela, oublions les clichés. La Réforme protestante du 16^e siècle n'est pas une sorte de simple réaction aux abus de l'Église, sur le mode : ah, si Rome avait été un peu moins compromis par le pouvoir et par l'argent, rien de tout cela ne se serait passé. Certainement pas. La Réforme est un phénomène global. Elle est la résultante complexe d'évolutions profondes et de mouvements divers. Je cite, de manière non limitative et pêle-mêle : les ravages causés par une angoisse religieuse mortelle, une détresse économique, démographique et sanitaire profondes, l'humanisme et sa redécouverte des textes de l'Antiquité, le développement d'une spiritualité plus personnelle et intime, la dénonciation d'un pouvoir papal toujours plus grand avec toutes les corruptions que cela entraînait, le travail de réinterprétation des Écritures bibliques, la redécouverte du fait scripturaire lui-même et de la centralité des Écritures pour la foi chrétienne, le bouleversement des médias, etc.

Les différences entre cette époque et aujourd'hui sont innombrables et évidentes ; je ne m'y arrête donc pas. Mais il y a aussi des ressemblances. Il y a comme une parenté à certains égards entre le Moyen-Âge finissant et les débuts de

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017
l'humanisme de la Renaissance, et notre époque contemporaine. J'en mentionne quatre.

Notre époque, comme le tournant du 16^e siècle, est marquée par un effet de mondialisation. À partir de 1492, c'est la découverte d'un nouveau monde, qui élargit considérablement l'espace : le monde semble désormais sans limite. Aujourd'hui, symétriquement, nous vivons un rétrécissement : nous butons sans arrêt sur les limites de la planète, le monde est plein et nous avons pris conscience que nous vivons les uns chez les autres. Alors comme aujourd'hui, le bouleversement de notre rapport au monde transforme notre manière de l'habiter.

Deuxièmement, aujourd'hui comme au tournant du 16^e siècle, nous vivons une révolution culturelle autour d'un bouleversement des médias. L'imprimerie et le numérique, chacun à sa manière, entraînent une accélération sociale, un effondrement du prix du savoir, une multiplication de ses portes d'accès – ce qu'on appelle parfois sa démocratisation.

Troisième ressemblance : le poids des jugements derniers. Au 16^e siècle, il s'agit du jugement eschatologique, mais il imprime profondément sa marque dans les esprits, ici et maintenant, individuellement et socialement. Pensons par exemple que les fidèles entrant dans une cathédrale passent sous le tympan, qui représente le jugement dernier, et donc qu'ils s'interrogent sur leur sort futur – c'est d'ailleurs un puissant argument visuel en faveur de la vente des indulgences ! Aujourd'hui, les jugements derniers sont des jugements qui concernent l'apparence physique, l'efficacité professionnelle, la réussite sociale, la performance à tous les niveaux dans un monde de compétition généralisée. Et l'ampleur du marché des anxiolytiques, la multiplication des pathologies de type dépressif, le nombre des *burn-out* ou des suicides, indiquent bien la dimension ultime, définitive, dernière, de ces verdicts.

Enfin, le tournant du 16^e siècle et notre époque se ressemblent aussi, me semble-t-il, par l'importance de ce que nous pourrions appeler la quête inquiète du sens de la vie. Cette question du sens, ou à l'inverse l'angoisse de l'absurde, est aujourd'hui la grande question sociale, à mon sens. Au 16^e siècle, cette question est plus réservée à une élite ; mais la *Devotio moderna*, qui est une forme de vie spirituelle personnelle et non plus formelle et collective, ou l'apparition de l'art comme phénomène propre, manifestent cette quête d'un sens à l'existence.

Ces parentés entre l'époque dans laquelle la Réforme protestante est apparue et l'époque contemporaine peuvent induire l'idée selon laquelle, en effet, il pourrait y avoir une pertinence aujourd'hui de ce que la Réforme a affirmé ou redécouvert alors.

Le changement de paradigme du christianisme

Mais attention à ne pas se fourvoyer dans une impasse. La Réforme a ouvert une période de près de cinq siècles durant lesquels le christianisme a été principalement structuré autour des doctrines. Or, cette période est en train de s'achever.

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017

Dans la production littéraire considérable provoquée par la Réforme, la dimension doctrinale fut prépondérante. Cela n'a rien d'étonnant : puisqu'il s'agissait de réinterpréter à neuf, et de proche en proche, l'ensemble des éléments de compréhension de la foi, de l'Église, des rapports sociaux, l'élaboration d'une pensée non seulement individuelle mais aussi collective était un effort prioritaire. Cet effort ne concernait pas seulement les spécialistes : il s'agissait également d'éclairer et d'éduquer le peuple de l'Église, et d'entraîner l'adhésion des princes et des États. À la place de l'obéissance à l'évêque, il s'agissait de se reconnaître dans un énoncé, de se rallier à un texte.

L'une des manifestations les plus importantes de cet effort doctrinal fut donc la production de confessions de foi et de catéchismes. Progressivement, chaque théologien, chaque courant, mais aussi chaque ville, chaque État, voire chaque souverain, élaborait ou demanda sa propre formulation doctrinale, souvent sous une forme accessible à un assez grand nombre. Cette production eut donc pour effet une explicitation des convictions, l'établissement de cohérences de la pensée et de la doctrine, mais aussi une intensification des conflits doctrinaux. Il devenait important de comprendre ce que l'on croyait, d'être capable d'en rendre compte, mais aussi de savoir sur quel point on se distinguait de la formulation théologique voisine, voire sur quel front on s'y opposait.

Du reste, les historiens ont donné un nom à la seconde phase historique du protestantisme, après le jaillissement des Réformes. Ils en parlent comme de la période des « orthodoxies confessionnelles ». Or, ce mouvement doctrinal ne fut pas seulement interne au protestantisme. Le Concile de Trente, qui s'ouvre en 1545 et qui est le Concile de la Contre-Réforme, s'engagea sur la même voie, précisément pour répondre au protestantisme. Le christianisme occidental s'est donc largement structuré sur les différences, les débats, les oppositions confessionnelles, et cela sur une période de plusieurs siècles.

Le mouvement œcuménique peut être analysé comme un dépassement de cette longue période de structuration essentiellement doctrinale. Inauguré avec la conférence missionnaire d'Édimbourg en 1910, il est le fruit d'abord d'un désir de mission. Aiguillonné par l'horreur des deux guerres mondiales, il est aussi porteur d'un désir de réconciliation. Or la mission et la réconciliation induisent par elles-mêmes une relativisation des barrières confessionnelles : elles font perdre aux séparations doctrinales une bonne part de leur pertinence.

Or, le mouvement se poursuit. Aujourd'hui, le renouvellement des Églises, y compris la nôtre, se fait de plus en plus par apport externe, plus que par transmission interne. Et que cherchent ces « chercheurs de Dieu » ? À de très rares exceptions près, certainement pas une doctrine. Ils cherchent à vivre une expérience. On ne rejoint pas une Église luthérienne, ou baptiste, ou catholique par adhésion doctrinale. Peu importe l'étiquette, on cherche avant tout une dynamique, un tissu de relations, un style, bref une expérience spirituelle personnelle dans le cadre d'une communauté accueillante. Lors du synode inaugural de l'Église protestante unie de France, j'ai même pu déclarer tranquillement : « nous confessons que notre Église et que toute Église, est un des visages – un des visages seulement – de l'unique Église

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017 du Christ. Et nous nous réjouissons de la pluri-appartenance ecclésiale de certains chrétiens, qui manifestent ainsi que l'Évangile déborde les limites confessionnelles et les frontières culturelles ». Et nul ne m'en a fait reproche, bien au contraire.

Nous passons d'un christianisme de la doctrine, ou de la raison, à un christianisme de l'expérience. Cette évolution présente à la fois des chances et des risques, mais c'est une évolution profonde, assez rapide et durable.

La recherche d'une pertinence doctrinale est une impasse

C'est dire, et c'est ma conclusion pour ce premier pas que je vous ai proposé, qu'une éventuelle pertinence de la Réforme protestante, dans un monde qui n'est pas sans ressemblance avec celui du 16^e siècle, ne sera pas celle d'une réaffirmation confessionnelle, doctrinale.

Une pertinence de la Réforme protestante est bien plutôt à chercher du côté de ce qu'elle a reçu, porté et transmis. C'est-à-dire un message, et plus encore : une intuition.

J'en viens donc au deuxième pas que je vous propose et qui concerne le message.

II. Le message

ou : quatre thèses pour dire aujourd'hui l'Évangile « à la protestante »

Quel est donc le message de la Réforme ? Son « contenu » ? Comment pourrions-nous dire ce message, nous protestants luthériens et réformés, par-delà les insistances légitimes de nos choix théologiques ou de nos sensibilités spirituelles ?

Car si le message de la Réforme est pertinent, on doit pouvoir le dire dans le vocabulaire d'aujourd'hui. Sans slogan latin : pas de *Solus Christus*, de *Sola scriptura*, de *Semper reformanda*. On doit pouvoir le dire sans jargon daté : pas de *Justification du pécheur par grâce par le moyen de la foi*. Non pas que ce langage soit mauvais, il est même très précis. Mais il ne parle qu'à ceux de « l'intérieur », qui savent de quoi il est question – et encore ! Un message pertinent est en tous cas un message que l'on peut dire et entendre aujourd'hui, sans ces pré-requis.

Je me lance, en vous proposant quatre repères, quatre insistances, tenez : quatre thèses – puisque c'est le moment ou jamais – pour tâcher de repérer un peu ce mode protestant luthéro-réformé d'interpréter l'Évangile à la suite de la Réforme.

Nous vivons d'une confiance reçue et partagée

Nous vivons d'une confiance reçue et partagée : c'est la première insistence. Elle est capitale. « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son fils... », dit l'évangile selon Jean. Dieu ne se méfie pas du monde, il ne le rejette pas dans sa

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017

colère, il ne l'a pas détruit : il a estimé bon d'y venir lui-même, en son Fils. Et cela ne concerne pas seulement le monde en général, globalement. Nous-mêmes, chacune et chacun, il nous connaît par notre nom, il nous dit qu'il est bon que nous soyons là, il se livre à nous, il se confie à notre fragilité.

Cette confiance est première. Elle nous précède. Elle n'est pas grandie par nos réussites, elle n'est pas ruinée par nos échecs : elle est inconditionnelle. Et c'est pourquoi elle est puissamment libératrice.

Car puisque je découvre que ma propre existence est digne d'une telle confiance de la part de Dieu, alors même que je n'y suis pour rien, pourquoi en irait-il autrement de toute autre existence ? La confiance que Dieu donne et redonne n'a d'autre limite que celles que je lui assigne. Je peux m'y engager, sans risquer jamais de la voir s'épuiser.

Je peux donc me réjouir de rencontrer, car la rencontre est désormais éclairée d'une promesse de fraternité. Je peux faire confiance à demain, car Christ m'y accueillera comme il m'a accueilli aujourd'hui. Il vaut la peine de s'engager avec beaucoup d'autres pour rendre le monde plus juste et plus fraternel, puisque Dieu y a engagé son amour. Il est bon d'y faire résonner sans crainte, en toute clarté, la bonne nouvelle de cet amour inconditionnel de Dieu, manifesté en Jésus-Christ.

Nous vivons d'une confiance reçue, partagée, contagieuse. Cette parole de grâce première et dernière, c'est la bonne nouvelle que nous trouvons au cœur des Écritures. C'est le message que la Réforme protestante a remis au premier plan.

La lecture de la Bible nous met debout

La deuxième thèse que je vous propose, pour exprimer ce mode protestant luthéro-réformé d'interpréter l'Évangile à la suite de la Réforme, est celui-ci : la lecture de la Bible nous met debout.

Toutes les Églises, tous les chrétiens se réfèrent aux Écritures bibliques. Mais les protestants, et parmi eux les luthéro-réformés, le font d'une manière particulière : nous croyons que la lecture des Écritures met debout, je veux dire par là qu'elle rend ses lecteurs sujets et responsables.

Les Écritures rendent leurs lecteurs sujets. Elles ne font pas d'eux des objets, des exécutants de consignes à appliquer. Elles ne sont pas un règlement à la lettre duquel se conformer, elles ne sont pas un code de la vie comme il y a un code de la route. Elles suscitent la lecture et donc elles appellent leurs lecteurs à devenir des interprètes. Un lecteur n'est pas un perroquet – car s'il répète il ne lit plus. Un lecteur n'est pas le réceptacle d'une interprétation établie par d'autres – car alors ce ne sont plus les Écritures qu'il lit, c'est ce commentaire autorisé. Un lecteur saisit le texte pour le comprendre et être ainsi saisi par ce texte qui interprète à son tour son existence. Les Écritures rendent leurs lecteurs sujets, parce qu'elles les requièrent complètement, avec toutes leurs ressources d'intelligences personnelles et communautaires. C'est d'abord dans ce sens-là que la Bible nous met debout : parce que,

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017
à l'opposé de toute tentation littéraliste où il s'agirait de s'effacer, elle suscite une parole en « je » et en « nous », une parole habitée et assumée.

La lecture de la Bible met debout aussi en ce sens qu'elle rend ses lecteurs responsables, appelés à répondre. Il ne s'agit pas de rester sans fin assis à scruter le texte. Puisque Dieu aime le monde et qu'il fait confiance, puisque la lecture des Écritures suscite un « je » et un « nous », alors à nous de nous lever pour interpréter l'amour de Dieu dans ce monde. À nous de chercher, dans cette liberté souveraine qui nous est donnée, la manière d'être serviteurs aujourd'hui.

Les Écritures bibliques rendent leurs lecteurs sujets et responsables : elles les mettent debout.

Nous avons le goût des médiations

Le troisième repère du protestantisme luthéro-réformé que je vous propose est celui-ci : nous ne pouvons pas nous passer de l'autre. Plus précisément : nous avons le goût et, même, nous avons besoin de médiations.

Je viens d'employer un mot suspect : le mot *médiation*. Et je perçois comme un soupçon, un froncement de sourcil ! La médiation, c'est bien connu, c'est pour d'autres chrétiens, non ? La marque des protestants, c'est bien connu, c'est le tête-à-tête avec Dieu, non ? Que la Réforme protestante ait disqualifié toute médiation obligatoire entre Dieu et les humains, toute médiation qui consisterait en la nécessité de tel rite, de telle formule, de telle croyance, de saints ou d'un clergé, c'est clair. Mais, symétriquement, les courants luthéro-réformés ont, au sein de la Réforme, toujours refusé l'idée d'une immédiateté à Dieu. Ils ont vu dans ce fantasme de transparence, d'immédiateté, l'une des principales figures du péché, la manière la plus séduisante, la plus faussement humble, la plus religieuse de se prendre secrètement pour l'égal de Dieu.

Quelques exemples de ces médiations dont je parle. Il n'y a pas de parole interne de Dieu, sans parole externe : Dieu parle à l'intime de mon cœur en passant par la médiation des Écritures. Il n'y a pas d'équivalence entre Bible et Parole de Dieu : il y faut le travail critique de l'interprétation, la collégialité de la communauté et l'éclairage de l'Esprit de Dieu lui-même. Il n'y a pas de sacerdoce du Christ qui fasse l'économie du sacerdoce universel de tous mes frères et sœurs : le frère, la sœur est le plus court chemin entre Christ et moi. Il n'y a pas de prolongement direct et immédiat entre la vérité, qui est Jésus-Christ, et la morale, qu'il nous faut élaborer et choisir, par le biais de la réflexion, de la confrontation, du débat. Il n'y a pas de gouvernement de l'Église locale, sans détour régulier par le tiers synodal.

Au fond, Dieu ne vient pas à moi en faisant l'économie de l'autre. La question des médiations est donc au cœur de notre manière de vivre l'Évangile et d'en rendre compte. Et c'est la raison pour laquelle pêle-mêle, nous sommes attachés à un gouvernement de l'Église pourtant assez compliqué, nous avons développé une culture du débat, nos ministres sont d'abord des théologiens, nous valorisons l'engagement associatif, ou à la démocratie parlementaire, etc. C'est aussi probablement l'une de nos caractéristiques les plus difficiles à tenir aujourd'hui, dans

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017
une époque soumise à l'idéologie de la transparence, de l'instant et de l'individu-roi, c'est-à-dire une époque où tout ce qui est immédiat est valorisé.

Mais voilà, nous croyons que le tiers est une bonne chose, que nous avons besoin de médiations, que nous ne pouvons pas nous passer de l'autre – on peut le dire de multiples manières.

La vie bonne est une vie sobre

La quatrième et dernière thèse que je vous propose en quelques mots est celle-ci : la vie bonne est une vie sobre.

Il y a bien entendu ici une parenté avec la trop fameuse austérité protestante. Mais rejetons les outrances de cette austérité, acceptons qu'avoir des temples éclairés et chauffés n'est pas forcément déchoir, rappelons-nous que Jésus n'a pas refusé d'être mis au rang des gloutons et des buveurs, osons dire que Dieu est humour, et nous verrons que, c'est vrai, être luthéro-réformé c'est cultiver une certaine sobriété.

Une sobriété dans la piété. Nous sommes chez nous plutôt du côté de la parole articulée et d'un certain silence, que des décibels excessifs et des écrans géants. Nous valorisons plus le chant choral que la prouesse en solo. Nous croyons que Dieu est Dieu et donc qu'il opère des miracles, des guérisons ou des délivrances, mais nous ne parions pas dessus.

Une sobriété dans la vie, aussi. Nous valorisons une certaine pudeur, condition pour que chacun ait sa place parmi les autres. Nous fronçons le sourcil devant la richesse ostentatoire et surtout tournée vers soi, qui est à la fois injuste et illusoire.

Et si la sobriété est à l'ordre du jour, au regard des risques que nos excès font peser sur l'avenir de la planète, tant mieux. Cette sobriété, c'est le contraire de l'*hubris*, ce souci de soi démesuré. Cette sobriété, c'est au fond une manière simple, profonde et quotidienne, de rendre gloire à Dieu seul – et c'est pourquoi nous y sommes attachés.

Je rappelle ces quatre insistances : nous vivons d'une confiance reçue et partagée, la lecture de la Bible nous met debout, nous avons le goût des médiations, la vie bonne est une vie sobre. Voilà une manière, très ramassée, forcément partielle et heureusement discutable, d'essayer de formuler aujourd'hui ce qui me semble être le message de la Réforme, sous un angle luthéro-réformé.

III. Le cœur

ou : la rencontre du Dieu libre et intime

J'ai évoqué pour commencer le contexte dans lequel la Réforme est apparue, au regard de notre contexte. J'en ai conclu, ce fut mon premier pas, que la pertinence de la Réforme protestante n'était pas à rechercher du côté d'une réaffirmation confessionnelle et doctrinale.

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017

C'est plutôt du côté du message évangélique, qui est à la source de la Réforme et qu'elle a transmis à sa manière, qu'il faut chercher cette pertinence. Je vous ai proposé, et ce fut mon deuxième pas, une manière possible de dire ce message aujourd'hui et à nouveaux frais.

Mais au cœur de ce message, il y a, me semble-t-il, une intuition. C'est de cela que je voudrais essayer de parler maintenant : ce sera mon troisième et dernier pas. Je cherche ici à saisir, en amont de ce message, ce qui en constitue l'étincelle première, la boussole, la basse continue sur laquelle les mélodies et les harmoniques viennent se déployer. Un cœur qui, comme tout cœur, bat avec deux pulsations.

Liberté et intimité de Dieu

On dit assez volontiers que l'affichage des 95 thèses de Luther à propos des indulgences est un épisode secondaire par rapport à l'ensemble de la Réforme. Ce serait un peu comme la prise de la Bastille pour la Révolution française : un événement somme toute peu important, mais qu'on a monté en épingle et qui est devenu emblématique. À titre d'hypothèse, je propose ici le point de départ inverse : ces 95 thèses expriment ce qui est à la source de la dynamique réformatrice. Pourquoi ?

La pratique des indulgences est une sorte de sommet, de paroxysme d'une certaine conception de la relation avec Dieu. Les indulgences prétendent raccourcir les peines que doit accomplir le pécheur repentant. Ces peines doivent être accomplies du vivant du pécheur, mais elles se prolongent le plus souvent, selon un tarif compliqué, dans l'au-delà, dans le purgatoire. Les indulgences fournissent donc aux fidèles le moyen d'agir pour améliorer leur sort et celui de leurs proches dans l'au-delà.

On le sent, ce système des indulgences s'inscrit dans une relation à Dieu comprise sur le mode du donnant-donnant. Je te donne mes réparations, tu me donnes une réduction de peine. Plus largement, je te donne ma repentance, tu me donnes l'absolution. Je te donne mes sacrifices, tu me donnes ta paix. Je te donne mes bonnes œuvres, tu me donnes le salut. Et tout cela avec un lien de cause à effet. Autrement dit : par mes pratiques, par ma piété, par ma morale, par mes dispositions intérieures, je peux entrer en négociation avec Dieu.

Le dispositif des indulgences est le symptôme extrême, à la fois logique et aberrant, d'un système très banal qui est au fond le système *religieux*. Il est le produit le plus sophistiqué d'une ingénierie religieuse dont l'objectif, ramené à sa plus simple expression, est de faire commerce avec Dieu. Autre exemple de ce système : si les bonnes paroles, dûment codées, sont prononcées par les bonnes personnes, dûment mandatées, et reçues dans les bonnes dispositions, dûment vérifiées, alors le pain et le vin se transforment en corps et en sang du Christ, et réalisent ainsi la communion annoncée. Autre exemple, encore : si je prie de tout mon cœur en croyant avoir reçu ce que je demande, je le recevrai ; et donc, a contrario, si je ne le reçois pas, c'est que je n'ai pas prié de tout mon cœur, CQFD.

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017

Dieu devient prévisible, au terme de procédures auxquelles il se soumet et qui garantissent le lien avec lui. Et l'Église est l'instance qui dispose de cette technologie spirituelle.

Ne croyons pas que ce mode de relation avec Dieu, de type donnant-donnant, soit réservé à une époque, celle de la fin du Moyen-Âge, à une pratique, celle des indulgences, ou à une confession, l'Église catholique romaine. La volonté d'échange marchand avec Dieu est à la racine de toute démarche à proprement parler *religieuse*, y compris en contexte protestant, y compris pour vous et moi aujourd'hui. C'est la logique profonde, parfois assumée mais le plus souvent cachée y compris à nos propres yeux, de la démarche religieuse, par laquelle je cherche à rendre Dieu légitimement redevable à mon égard ¹.

En argumentant à propos des indulgences dans ses 95 thèses, Luther ouvre un chemin qu'il approfondira et toute la Réforme avec lui, Calvin étant sans doute celui qui ira le plus loin. Le sens de ce chemin peut être résumé dans l'affirmation suivante, simple mais très radicale : Dieu est souverainement libre. En aucune manière l'agir de Dieu n'est conditionné, ni de près, ni de loin, par l'agir humain². L'affirmation de la souveraineté de Dieu et donc de sa liberté absolue réduit à néant tout espoir d'*obtenir* quelque chose de lui. Obtenir, c'est-à-dire : attendre un effet en retour d'une initiative de notre part, escompter une contrepartie.

C'est bien pourquoi, par exemple, Luther à la suite de Paul parle volontiers de Dieu qui se révèle comme d'un Dieu qui se cache, dont la force se révèle dans la faiblesse, la gloire dans la croix, d'un Dieu de folie et non de sagesse. Un Dieu qui toujours nous échappe. Ou bien encore c'est pourquoi Calvin insiste sur le fait que rien ne peut jamais « enclorre » Dieu.

C'est ce que l'on résume sous le mot : *grâce*. Si le Dieu vivant est bien un Dieu de grâce, et c'est là une affirmation constante de l'ensemble de la Réforme, alors il n'est lié par aucune causalité. Ce que nous faisons et ce que Dieu fait ne relèvent en aucun cas ni de la compétition, ni de la collaboration, ni du lien de cause à effet. La relation avec Dieu est gracieuse, gratuite, radicalement hors commerce.

Mais alors, une relation avec ce Dieu-là est-elle encore possible ? Cette grâce ne creuse-t-elle pas une sorte d'infranchissable distance avec lui ? Cela a-t-il encore du sens de vouloir l'écouter et lui parler ?

C'est la deuxième pulsation de ce cœur de la Réforme, de cette intuition fondatrice. Comme tout cœur, ce cœur a une systole et une diastole. Et la systole de la liberté absolue de Dieu, qui jamais ne se laisse arraisonner par nos demandes,

1

Cette logique est celle que Jésus brise, par exemple en chassant les marchands du Temple, c'est-à-dire en cherchant à rendre impossible le culte sacrificiel du donnant-donnant. Ou par ses paraboles, toujours « en excès ». Ou par les multiplications des pains, toujours débordantes. Ou par sa mort et sa résurrection, bien sûr.

2

Rowan WILLIAMS, « L'héritage de la Réforme », in : P.BOSSE-HUBER, S. FORNEROD, T. GUNDLACH et G. LOCHER, *Célébrer Luther ou la Réforme ?*, Genève, Labor et Fides, 2014, pp. 53 ss.

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017
nos attentes et nos fantasmes, appelle aussitôt la diastole de l'intimité de la relation avec lui.

C'est au plus profond de son intimité que Luther a découvert la présence de Dieu. Lui qui était épouvanté par ce Dieu qu'il considérait jusqu'alors comme un juge, inscrit dans le registre de la rétribution, de la comptabilité, il a découvert au plus intime de son existence la proximité d'un Dieu qui rompt toute rétribution, qui s'affranchit de toute comptabilité, pour précisément ouvrir le cœur à cœur.

Dans le douzième point de son *Traité de la liberté chrétienne*, Luther écrit, dans un vocabulaire évidemment un peu daté pour nos oreilles, que la foi unit « *l'âme au Christ comme une épouse à son époux. Ce mariage fait, selon l'expression de saint Paul, que le Christ et l'âme deviennent un seul corps, de sorte que sont mis en commun les biens de l'un et de l'autre, leur bonne et mauvaise fortune, ainsi que toutes choses. Ce que le Christ possède est la propriété de l'âme croyante ; ce que l'âme possède devient la propriété du Christ. (...) C'est ici qu'[intervient] le joyeux échange. (...) N'est-ce pas une joyeuse fête nuptiale, que celle où le Christ, l'époux riche, noble et juste, prend en mariage la pauvre petite prostituée, méprisée et méchante, et qu'il la débarrasse de tout mal et l'orne de tous les biens ?* »³ Pour filer la métaphore matrimoniale, nous pourrions dire que la foi est cette relation de communauté qui n'est pas liée par contrat ni réduite aux acquêts, mais qui est une communauté universelle dans laquelle tout est déjà et par avance donné.

Le Dieu souverainement libre, avec lequel il n'y a rien à négocier, dont il n'y a rien à obtenir, est le Dieu intime, avec lequel il y a tout à partager, dont il y a tout à attendre. À mon sens, la radicalité de la Réforme se situe là, dans ce refus de tout commerce religieux et tout en même temps dans l'abandon à cette relation intime et vivante qui fait entrer dans une nouvelle économie. La foi est cette relation que Dieu instaure, dans laquelle il nous fait entrer, et qui tient ensemble la liberté et l'intimité.

La foi est une relation pour rien et qui transforme tout.

Une vocation particulière dans le monde marchand ?

Quelques mots pour terminer et pointer une conséquence, parmi d'autres, de ce cœur de la Réforme protestante.

L'affirmation simultanée de la liberté souveraine de Dieu et de sa rencontre au cœur de notre intimité, devrait à la fois nous délivrer de toute anxiété à l'égard de Dieu ⁴ et déboucher sur un engagement social et politique laïc et sans complexe. Car être chrétien, ce n'est donc pas quitter le monde pour mieux rejoindre Dieu, ni imposer le règne de Dieu au monde, comme s'il y avait une sorte de logique de vases communicants entre ces deux réalités ; être chrétien, c'est vivre au cœur du monde, devant Dieu.

³ Marc LIENHARD et Matthieu ARNOLD éd., Martin LUTHER, *Œuvres*, vol.1, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1999, pp. 846 s.

⁴ Rowan WILLIAMS, *op. cit.*, p. 57.

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »

S'il revient à chacune et chacun de s'interroger, pour soi-même, sur la pertinence de ce qui à mon sens est au cœur de la Réforme, il me paraît certain que cette affirmation d'un fondement non-marchand de l'existence authentique vient interroger frontalement la logique profonde de notre monde.

Or, peut-être la gratuité est-elle le problème social et politique majeur aujourd'hui.

Certes, l'économie ne peut être que de marché. Mais puisque la logique économique envahit tout, elle pervertit la société en société de marché ⁵, c'est-à-dire qu'elle soumet toute relation à l'ordre marchand. Pour le dire d'une formule : la transaction tue la relation ⁶. Tout se vend, tout s'achète, tout se paie : non seulement les biens, mais aussi et progressivement l'eau, les semences, le savoir, le génome, le temps ou le ventre des femmes. Et non seulement cette extension infinie du domaine du chiffre ⁷ devient infernale, car elle rend l'injustice infinie et réduit toujours plus la place de ce qui est commun, mais elle fait germer un désespoir qui corrompt tout et qui débouche sur ce sentiment d'absurde si puissant dont je parlais tout à l'heure.

Peut-être le protestantisme a-t-il ici une pertinence particulière à faire valoir, une vocation spécifique à honorer, en rappelant cette gratuité fondatrice qui est à la source de la vie en plénitude. « Protester pour Dieu et protester pour l'Homme », ce serait alors, dans l'espace laïc, chercher à favoriser la gratuité, le sans prix, le pour rien, afin que la vie échappe à ses marchands et à leurs livres de comptes.

*

La Réforme fut la redécouverte de la souveraine liberté de Dieu et de son inconditionnelle intimité. Elle fut une irruption de confiance au travers d'un monde perclus de peurs, hanté par un avenir angoissant, dans lequel chacun avait conscience de son insuffisance et espérait pouvoir plus ou moins s'acheter un au-delà, ou au moins de le négocier.

Une irruption de confiance. Si l'Évangile, tel que la Réforme l'a transmis et qui nous fait vivre, fait naître en nous cette confiance et la rend contagieuse, alors oui, bien au-delà des héritages historiques et de ce que nos mots pourront en dire, c'est sûr : cet Évangile selon la Réforme sera d'une pertinence et d'une fécondité insoupçonnables.

⁵ Alain BADIOU, *La vraie vie*, Paris, Fayard, 2016.

⁶ Michel ROCARD, *Lettre aux générations futures, en espérant qu'elles nous pardonneront*, Paris, Bayard, 2015, p. 95.

⁷ Régis DEBRAY, *L'erreur de calcul*, Paris, Cerf, 2014.

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »